

16. Vivre, faire partie et être, dans le monde, ça compte !

Conceição LEAL DA COSTA

*Professeure en sciences de l'éducation,
Université d'Évora, Portugal*

Les nouvelles évoluent quotidiennement, ce qui ne rend pas facile de comprendre les faits et d'assumer leur véracité. Donc réfléchir et écrire l'histoire des temps de pandémie et ses événements consécutifs est devenu un acte difficile. C'est aussi pour cette raison que je suis reconnaissante de pouvoir partager un récit dans le cadre de ce travail de réseau. Je parle ici de la biographisation de l'expérience (Delory-Momberger, 2014), car nous partageons tous la même situation de pandémie. Cette expérience nous est commune, mais chacun de nous vit la situation individuellement, personnellement, de façon singulière.

Au Portugal, la pandémie est arrivée le 1^{er} mars. Les institutions sanitaires et gouvernementales ont agi sur la base de l'expérience d'autres pays jusqu'à cette date. Je pense qu'ils ont agi rapidement et ont conditionné notre vie d'une manière très normative. Les décisions ont été ordonnées et légiférées pour tous les habitants du pays. L'être humain unique a été oublié et des règles ont été imposées à tous, indépendamment des lieux et des contextes de vie quotidienne. Une exception cependant : pour les personnes âgées de plus de 70 ans, les règles ont été plus sévères, limitant davantage leurs actions et leurs relations sociales.

Le 1^{er} juin, au Portugal, le processus de déconfinement a été lancé. Je crois qu'être déconfiné, c'est sentir que nous-même et chacun d'entre nous peut être le protagoniste et le participant d'un projet plus vaste, en construction. La situation actuelle demande de prendre soin du chemin pour aller vers ce qui est bon, pour nous et pour les autres, dans la maison commune. Je crois aussi que cela concerne tout le monde, partout, mais je ne pense pas que cela puisse s'aligner sur les limites d'un langage normatif, d'idées, de modèles pensés avant et pendant notre propre époque de construction, avec des intérieurs turbulents et à

une époque de changement disruptive et de mise à distance sociale. Pour moi, ce moment sera donc, probablement, un moment privilégié pour une opération de biographisation, celle qui correspond à des processus d'*écriture de soi* que le carnet de bord et cet article souhaitent faire connaître au travers de la narration de l'expérience singulière vécue. En fait, les changements semblent rendre notre vie difficile parce que les problèmes sont devenus presque énigmatiques et que, par conséquent, nous vivons des phénomènes avec des solutions impossibles.

La vie dans la pandémie

Je suis d'Évora, au Portugal. L'Université d'Évora est la deuxième plus ancienne du pays. J'y suis professeure, dans le secteur de la formation des enseignants. Je suis également membre du Centre de recherche en éducation et psychologie (CIEP-UE). Le centre historique de la ville d'Évora est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco, de même que le *Cante Alentejano*, chant polyphonique de l'Alentejo, est aujourd'hui reconnu comme patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco. Mon incapacité à faire connaître l'endroit d'où je parle, Évora – capitale de l'Alentejo et célèbre région viticole, agricole et paysanne du Portugal –, est due au scénario que j'ai choisi pour la communication orale à l'origine de cet article. Derrière moi, la plaine de l'Alentejo, qui est l'endroit le plus paisible du monde, grâce à l'harmonie et au son du silence issus de la tranquillité des gens qui vivent et chantent ici. Imaginez que vous vivez dans une ville où vous pouvez entendre les oiseaux... Eh bien, cette ville est Évora.

Dans le passé, j'ai obtenu un diplôme de physique et un master en administration de l'éducation. Il y a vingt ans, j'ai commencé mon travail à orientation biographique. C'était à la fin des années 1990, l'époque des grandes réformes éducatives au Portugal. C'était aussi l'époque où des échos des travaux de Lejeune (1975), Josso (1991) ou Pineau et Legrand (1996) sont arrivés au Portugal. Des histoires de vie, qui valorisaient l'histoire mais aussi la construction du sens à partir d'axes temporels personnels. Je n'imaginai pas alors que le récit autobiographique serait un moyen privilégié pour faire connaître et reconnaître mon expérience aujourd'hui dans le cadre d'une pandémie très insolite. Je pense donc que mon vécu marqué par la complexité et l'incertitude de cette période de pandémie nécessite un ajustement et

une interprétation des expériences qui me permettent de me l'approprier.

Comment la pandémie a-t-elle perturbé ma vie quotidienne

C'est le 1^{er} mars que le premier cas de Covid-19 a été identifié au Portugal – un médecin de 60 ans. Le 13 mars, l'Université a commencé à mettre en place des mesures de restrictions et les cours en ligne ont débuté. Pour moi, le plus important était de rester authentique et souriante, des caractéristiques que même la pandémie n'a pas ébranlées. Mais lorsque j'avais une très grande charge de travail, je me surprénais parfois à pleurer. Ce n'est pas dans mes habitudes, mais cela arrive parfois dans ma vie quotidienne et, naturellement, cela s'est produit aussi pendant cette période d'enfermement. L'idée d'une vie normale, normalisée pour tous, était elle-même une source de doute.

Au moment du confinement, plusieurs générations se sont réunies ici, dans notre maison, dans une ferme où vivent également des membres de la famille élargie. Cela nous a empêchés de considérer que la meilleure façon de se montrer solidaires était de maintenir une distance sociale, voire de s'isoler les uns des autres. En me souvenant de l'écrivain nigérian Chimamanda Adichie, j'ai réalisé le danger d'une histoire unique. Cela m'a amenée à me demander si je devais suivre uniquement parce que c'était écrit dans la loi. Je n'ai jamais fait cela de ma vie... J'ai compris qu'il était important que ma pensée reste cohérente. J'ai donc supposé que la transgression était nécessaire et, comme toujours, ma famille, mes amis et mes collègues se sont rassemblés chez moi.

La situation « normale » de mon travail quotidien avait effectivement changé. Tout a changé rapidement. Ce qui était auparavant considéré comme presque impossible à réaliser, parce que constituant une trop grande innovation, est maintenant devenu à la fois possible et imposé. Par exemple, à l'Université, nous avons utilisé tous les moyens de communication pour approcher les étudiants afin qu'aucun d'entre eux ne soit laissé de côté. Il fallait repenser tous les domaines d'activité : enseignements à distance de haute qualité, besoin d'apprentissage en ligne et de formation des enseignants entre collègues de différents domaines de connaissance, retard des examens de doctorat, collègues étrangers déjà déplacés à Lisbonne alors que la ville semblait dorénavant sans habitants du fait de ses rues vides. J'ai vite

compris qu'à l'Université, dans ma famille, dans les champs et dans la ville, mes journées me conduiraient à construire de nouvelles connaissances, parce qu'elles seraient axées sur des perspectives différentes de ces réalités.

Cependant, nous étions déjà le 6 mai et les nouvelles, malheureusement, n'étaient pas bonnes. Je me souviens de la peur que j'ai ressentie à cause de la durée imprévisible de l'enfermement de ma famille, des changements dans mon travail, de ne pas savoir grand-chose de ce qui arrivait à mes amis, dans mon pays, sur ma planète. Je pensais localement et me sentais impuissante face à toute action globale et pour le bien commun. J'avais beaucoup de travail et tout me semblait obscur. Les cas ont augmenté de 1,2 % et les décès de 1,8 %. Depuis le début de la pandémie au Portugal, 2 mois après le premier cas, 1 007 personnes sont mortes et 25 351 cas ont été enregistrés.

Vivre pendant le confinement : l'importance de la famille

Pour moi, vivre dans ce monde, c'est en faire partie, c'est appartenir à une planète de l'univers. Cela signifie donc être en tout lieu et en toute circonstance touché par tout ce qui se passe. Entre nous et la nature, dans son ensemble, il n'y a pas de fossé. Nous faisons partie d'un univers qui, inconnu dans son ampleur, nous intègre. Donc, la catastrophe ne pouvait pas signifier que mettre fin à la vie humaine soit une – et de plus la seule – façon de changer le monde. Mes valeurs n'avaient pas changé : l'attention, l'écoute des autres, l'enthousiasme, la prévention, l'amour doivent rester et coexister. En conséquence, mes transgressions se sont succédé. Je vais essayer de décrire l'expérience vécue.

Avec mon mari, j'ai quatre enfants. Deux filles et deux garçons. Zé est déjà marié, mais il nous a rejoints. C'était bon d'être avec sa famille et plus sûr qu'à Lisbonne. Luísa est médecin, mais après un mois de vie solitaire, elle a eu besoin de compagnie pour se reposer. Nous avons entrepris des voyages à Lisbonne, la nuit, même sans autorisation du fait de l'état d'urgence, pour rester avec notre chère docteure car nous craignions que l'isolement ne soit néfaste pour sa santé, alors que son travail l'occupait 24 heures sur 24, même le jour de son anniversaire. Filipa a un petit ami qui est revenu de l'Université de Milan ; ses parents sont tous deux médecins et il s'est senti davantage accompagné ici. Zé Maria, vingt et un ans et huit ans de moins que son frère aîné, ne s'était

pas trouvée avec tout le monde ici à la maison depuis plusieurs années. Mes parents ont commencé à venir plus souvent, pour déjeuner avec nous ; rester seuls n'était pas bon pour eux et cela permettait qu'ils continuent de marcher, car à l'âge de quatre-vingts ans cesser de marcher peut signifier l'arrêt permanent de la marche. Il fallait aller souvent au supermarché et ne pas faire de stock. Tous mes enfants ont eu leur anniversaire pendant cette période : nous étions tous réunis pour les repas, avec des gâteaux et des bougies aussi. Et avec les grands-parents présents ! Quelle satisfaction pour tout le monde.

En mai, j'ai commencé à me rendre compte que j'étais fatiguée. J'avais reporté des tâches et de nombreux événements, ce qui ne m'a pas laissée indifférente : l'utilisation de tous les moyens de communication pour approcher les étudiants, les projets FCT, les bourses de doctorat, ma participation à la Commission pour la protection des mineurs – de nombreux défis.

Les apprentissages et acquis durant le confinement

En fait, le processus est en cours... il me semble. Au Portugal, le confinement a duré trois mois. Nous nous attendions, à tout moment, à ce qu'il y ait autant de cas et de décès dans l'Alentejo... En réalité, il n'y a eu aucun décès jusqu'à présent dans la ville d'Évora, et on dénombre actuellement 100 cas de Covid-19 parmi la population depuis le début de la pandémie (janvier-février). Ici, la population est très âgée et, de ce fait, les gens sont plus exposés et plus vulnérables. Cette période de confinement m'a fait réaliser, plus consciemment, que la distance sociale (terme que je préfère peut-être, plutôt que « distance physique ») peut aider à réduire l'exposition au coronavirus mais peut aussi avoir de sérieux impacts sur la vie et le développement des individus. La culture de l'isolement et la faible démographie ont été des facteurs d'une grande importance dans l'histoire de cette population. Pour moi, cela a été clairement révélé pendant le confinement. Les dispositions culturelles et l'isolement étaient les deux faces d'un même dispositif.

Dans des proportions différentes – à un niveau personnel, puis local, national et international –, il y a l'être humain, qui se façonne et se construit adulte en formant sa propre identité, qui l'identifie en tant que personne et le distingue des autres qui établissent des interactions avec lui. Dans le nord du pays, la réalité est très différente car les gens sont

plus proches les uns des autres que dans le Sud. Les manières de penser, de sentir et d'agir leur sont propres et uniques, permettant à chaque individu d'avoir sa propre vision de la vie et du monde, transformant l'enfermement en un contexte perturbateur.

J'ai également réalisé que je participais au changement de ma vie quotidienne, non pas comme un observateur neutre, mais comme un interprète des événements. On peut penser qu'une configuration de l'expérience s'est produite lorsque j'ai raconté mon expérience par écrit. Mais ce changement personnel s'est produit lors des conversations au sein de ma famille, avec certains collègues et avec mes étudiants *via* Internet, dans un contexte où je suis restée plus longtemps à la maison. J'ai compris aussi à quel point la vie des gens est importante pour moi. La distance entre les gens s'est accrue, mais les contacts et les soins sont également devenus beaucoup plus intenses. Par exemple, elle a renforcé mon attention à la vie des étudiants, leurs sentiments, leur santé, leur bien-être et leur capacité de résilience dans ce contexte étrange et incertain. Les mots que nous devions le plus utiliser lors des sessions synchrones avec le Zoom Colibri étaient : participation, négociation et coopération. Je considère que c'est l'attestation de l'importance du développement humain dans mes recherches.

Je n'ai jamais compris la pandémie comme une crise, car elle ne m'a jamais semblé être une circonstance exceptionnelle et temporaire. Ainsi, elle peut aussi être une opportunité ! Il existe de nombreux autres virus qui tuent également des milliers de personnes chaque jour. Des voix sourdes, peut-être ! Ils demeurent surtout dans les endroits où le développement des personnes a toujours été confiné et/ou en état de confinement permanent (les réfugiés, ou les populations subsahariennes africaines, par exemple). Ce fait, à lui seul, suffit pour me faire penser que certaines institutions et organisations, dont l'OMS, se montrent depuis plusieurs décennies déjà « en crise ». C'était le cas du Service national de santé au Portugal aussi, ou de l'Université tout court, qui, pour ces raisons et d'autres encore, montrait déjà des signes oscillant entre l'impréparation et l'imprévisibilité aggravée. Par conséquent, un climat de peur a pu facilement s'installer et, simultanément, permettre à l'obéissance d'émerger.

Étrange ? Je ne pense pas... La démocratie est récente au Portugal et les silences sont presque « naturels » dans notre vie publique et personnelle.

Continuer à rechercher le bien-être dans l'incertitude...

Il est urgent de réfléchir de manière critique, en admettant qu'il y a beaucoup à savoir et à faire avec les sciences. Nous sommes plongés dans un contexte mondial, complexe et incertain, et la crise elle-même peut apporter la solution (Santos, 2002). Il faut donc être à l'écoute de tous et de tous. Les rituels et la ritualisation dans la vie communautaire (Wulf, 2011) se sont avérés très importants. Les rencontres entre générations nous ont permis de parler, de raconter et de nous souvenir d'histoires, assis à table. Les traditions portugaises, les anniversaires, les conversations familiales et les processus de lecture mutuelle activés par le besoin de compréhension ont montré que le contact entre les générations peut être une alternative aux pratiques actuelles d'institutionnalisation des personnes âgées et des enfants.

Mes enfants et mes parents m'ont dit que cette pandémie leur a apporté beaucoup de bonnes choses. Par conséquent, mon histoire ne peut être tissée uniquement avec la peur, l'appréhension ou l'incertitude, mais avec de bons souvenirs de notre espace-temps vécu en communauté, en famille. Cela s'est produit dans un espace-temps qui a permis de réfléchir à l'utilisation du temps et à une analyse plus consciente de la manière d'améliorer les relations et les interactions qui favorisent l'humanité et la sagesse. Je suis convaincue que la réflexivité narrative gagne beaucoup si nous l'associons à l'action, dans des moments troublants comme ceux-ci.

Je crois que le monde nous rend plus humains. Ensemble, les femmes et les hommes luttent contre les problèmes de genre. J'ai constaté que le rôle des femmes a été pertinent, tant dans les hôpitaux qu'à la maison, dans le suivi de l'enseignement des enfants. Dans les domaines de la santé et de l'éducation, les femmes sont largement majoritaires.

J'ai peut-être construit une histoire centrée sur les aspects les plus positifs d'une tragédie mondiale. Cependant, je conclus avec l'idée que ma vision du monde s'est enrichie. Cela m'a permis de prendre conscience de la nécessité de prendre soin de notre foyer et du bien commun, sans oublier la durabilité. D'un point de vue environnemental, la nuit et le ciel éclairé (maintenant encore plus), que j'apprécie avec grand plaisir en Alentejo, sont devenus la preuve que le comportement humain peut faire une différence.

Références bibliographiques

Delory-Momberger, C. (2014). *De la recherche biographique en éducation. Fondements, méthodes, pratiques*. Paris : Téraèdre.

Josso, M.-C. (1991). *Cheminer vers soi*. Lausanne : L'Âge d'homme.

Lejeune, P. (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.

Pineau, G. & Le Grand, J.-L. (1996). *Les histoires de vie*. Paris : Presses universitaires de France.

Santos, B. S. (2002). *A crítica da razão indolente : contra o desperdício da experiência*. São Paulo : Cortez.

Wulf, C. (2011). Les rituels. Performativité et dynamique des pratiques sociales. In J. Poulain, F. Triki & C. Wulf (dirs). *La reconstruction transculturelle de la justice. Mondialisation, communautés et individus* (pp. 61-74). Paris : L'Harmattan.